

Tel un lis des champs - épisode 2 : voyage de nocces

Chapitre 4

Une heure plus tard, lorsque Tobie Rodwell rejoignit sa compagne dans leur chambre à coucher, il ne savait plus du tout quoi penser d'elle.

Bien sûr, son premier réflexe avait été, dans la voiture, de reprocher à Stella son agressivité déplacée. Finney était leur ami, Carver celui de Finney, et donc ce genre de règlements de comptes à la hussarde ne pouvait que nuire à la cohésion du groupe. Mais ensuite, parce qu'il était honnête, il avait reconnu que Stella avait été abondamment provoquée et qu'elle n'avait fait que réagir, somme toute, à la provocation. Carver était sans doute de ces hommes trop sûrs d'eux qui, lorsque le charme d'une femme les envoûte, enragent de se sentir vulnérables et jouent alors les machos primaires, pour ne pas pouvoir être accusés de vouloir la séduire. L'indifférence visible de Stella à son charisme de requin viril avait dû le piquer, lui, l'homme riche que toutes les autres représentantes du sexe faible devaient rêver de conquérir. Schéma banal, vous en conviendrez. Mais au fin fond ce n'étaient pas les états d'âme de Carver qui tracassaient Tobie. C'était le surgissement inattendu et fracassant, en Stella, d'une autre Stella totalement inconnue de lui.

- Quelle femme es-tu ? murmura-t-il doucement, allongé près d'elle dans son sage pyjama bordeaux à fines rayures marine. J'ai l'impression de te découvrir, ce soir, alors que cela fait plusieurs mois que nous vivons ensemble.

Stella, qui fixait le plafond, haussa les épaules.

- Ne te donne pas de souci avec ce que je suis, répondit-elle. Je ne suis rien. Du vide, du creux, du vent. Je suis juste un écho sonore, l'écho de paroles entendues jadis, dans mon enfance, et que j'ai resservies tout à l'heure à cet imbécile arrogant, mais auxquelles je ne suis pas certaine du tout de vouloir adhérer. J'ai même beaucoup de tendresse pour le rôle de la femme au foyer, vu que je suis une grande paresseuse.

- Justement, risqua Tobie, intimidé, perplexe. Je te voyais un peu comme... comme une couleuvre... Un beau serpent vert indolent... qui se coule, avec grâce... dans une herbe à laquelle il donne son propre éclat d'émeraude... Et puis ce soir je t'ai découverte plutôt... vipère, dressée, prête à mordre... Tu l'as positivement laminé, Carver... Il ne trouvait plus ses mots.

- C'est sans doute le seul avantage que j'aie sur lui, répliqua Stella, indifférente. Je trouve toujours mes mots. Ce qui n'est aucunement une preuve de supériorité. Le langage est au contraire un signe de la régression des facultés humaines. L'écriture encore plus. Dire qu'on y voit le signe que l'Homme est devenu « sapiens » ! C'est exactement le contraire. Nous sommes très fiers d'avoir inventé l'écriture, alors qu'en fait cette invention marque la fin de notre Sagesse primordiale. C'est quand l'homme n'a plus été capable de stocker sans peine ses archives dans son méga-cerveau des commencements qu'il a été obligé de pondre des petits signes ridicules et de les graver dans la pierre, ou dans l'argile. A l'origine, tout tenait dans sa tête, parce qu'il utilisait ses neurones à cent pour cent. Pas comme nous ! Neurominables. Micro-cervelles.

Tobie haussa les épaules.

- Tu aimes ça, prendre le contre-pied des opinions admises, hein ? remarqua-t-il, non sans condescendance. Mais je ne te suivrai pas sur ce terrain. Le langage est ce qui nous distingue en tant qu'espèce supérieure. L'écriture encore plus. Restons-en là sur ce sujet. Je veux juste savoir quelle femme tu es.

- Avant, les humains communiquaient sans mots, fit rêveusement la jeune femme. Je ne sais pas trop si j'aurais aimé ça. Indiscret, non ? Il faut faire le vide dans son esprit, paraît-il, pour y arriver. Pas évident. En réalité, je crois qu'il faut juste fermer sa moitié gauche de cervelle, la super-rationnelle, et se brancher sur l'autre, la droite, qui, elle, fonctionne sans mots.

- Cela m'étonnerait qu'une partie valable de notre pensée échappe totalement au langage, riposta Tobie, sceptique.

- Pourtant c'est le cas, répondit tranquillement sa compagne. Les intuitions géniales de nos grands penseurs ou artistes viennent de là. Les inventions, donc. Tout ce qui fait réellement avancer l'humanité se passe de mots au départ. Les plus grands mathématiciens ou philosophes te le diront, car ils l'ont expérimenté bien des fois. Ils intuitionnent... Paf ! L'étincelle divine. Ce n'est qu'après coup qu'ils peinent avec leur lobe cérébral gauche pour inscrire cette intuition dans un raisonnement recevable par la « science ». Le chamanisme, d'ailleurs, est la preuve que seuls des états de conscience non-rationnels, induits le plus souvent par l'absorption de cocktails hallucinogènes comme l'ayahuasca, permettent d'accéder à l'essence du monde. Car Dieu sait que les chamanes de tous pays en savent plus long que la science ! En particulier en ce qui concerne la médecine... Car si nous, nous pouvons nous vanter d'avoir statistiquement fait régresser la variole, nous n'en avons pas moins fait surgir d'autres maladies, comme le SIDA ou quantité de nouvelles névroses ; sans parler de nos virus résistants, conséquence gravissime d'irresponsables abus d'antibiotiques.

Cette fois-ci, son mari leva les yeux au ciel, ostensiblement.

- Garde tes théories *New Age* pour ton Gourou-club du samedi, fit-il, agacé. Ce n'est pas de cela que nous étions en train de parler, et tu ne réussiras pas à détourner durablement la conversation avec tes fadaïses. Qui es-tu, Stella ?

- Crois-tu que je le sache ? Un beau serpent vert, voilà, tu l'as dit toi-même... Un jour, ajouta-t-elle, de nouveau songeuse, le regard vague, tout mon corps se disloquera en pierreries au fond de l'eau du fleuve et alors je deviendrai un pont. Zeugma. Zeugma face à Apamée et à ses pierres fleuries. Un pont entre le passé et l'avenir, entre la Tradition et la Modernité. Ou alors, le pont si précieux qui me conduira vers ma propre totalité...

- Mais qu'est-ce que tu racontes, encore ? s'impatienta son compagnon. Il est impossible de discuter sérieusement avec toi. Tu te dérobes, tu pongs d'in vraisemblables digressions, comme si tu... tu tirais un paravent entre les autres et toi... Un écran de fumée !

- Ou le nuage d'encre de la seiche, ponctua Stella. J'ai lu ça dans un livre, du temps où je lisais encore des trucs un peu sérieux.

- Si tu veux, trancha Tobie, agacé. L'encre de la seiche. Mais je vis avec toi et je veux savoir ce qu'il y a derrière l'écran. Le paravent. Le nuage d'encre, ou tout ce que tu

veux !

- Je te dis que je ne le sais pas moi-même, fit-elle avec humeur. J'ai parfois l'impression de flotter au-dessus de mon corps, tant je suis transparente et sans intérêt. Un miroir, je suis un miroir. Et tous s'y reflètent, sauf moi. Reflet d'une pensée morte qui n'est même pas la mienne...

- De quoi parles-tu ? s'inquiéta Tobie. De qui es-tu le reflet ?

- Ce serait trop long, et parfaitement ennuyeux. Juste un vieil ami avec lequel j'ai beaucoup bavardé étant enfant. Il m'a appris la vie, comme il disait. Mais il ne m'a pas appris à vivre... J'ai l'impression que je ne sais pas vivre par moi-même... Voilà pourquoi j'ai tellement besoin de toi, Tobie. Tu es mon rocher, ma forteresse, mon phare dans la tempête... Tu es si fort, si nettement délimité, si plein de certitudes... Tu es exactement l'homme qu'il me faut, pourquoi chercher plus loin ? Je t'aime, et je crois que je pourrais t'aimer des siècles.

Violemment ému, Tobie la prit dans ses bras.

- Epouse-moi, Stella. Marions-nous, veux-tu ?

- Je ne demande pas mieux, répondit la jeune femme.

Chapitre 5

La nouvelle, deux jours plus tard, fit la une de tous les journaux, et pas seulement en Thaïlande : dans le monde entier.

Le Centre de Réinsertion *Les Lotus*, à cinquante kilomètres de Bangkok, venait d'être le théâtre d'une abominable tuerie, dont on cherchait en vain les mobiles.

Prévenue par un coup de fil anonyme, passé de l'aéroport de Bangkok par une voix s'exprimant en anglais avec un accent thaï, la police s'était rendue sur les lieux sans trop savoir à quoi s'attendre, au juste.

Le Centre, fondé deux ans auparavant par une courageuse jeune femme qui luttait contre l'esclavage et la prostitution de fillettes mineures, abritait sept adultes de sexe féminin et quinze enfants, âgées de cinq à quatorze ans, réchappées des bordels de la capitale ou des diverses maisons de particuliers où elles étaient exploitées à outrance comme domestiques, sévices corporels en sus.

De cette petite communauté où l'on tentait de panser les plaies des plus jeunes, il ne restait rien, pas une survivante. Les adultes avaient été décimées à la mitrailleuse puis entassées négligemment dans un coin, près du portail de bois. Les enfants les plus jeunes avaient été mutilés (on ne donna aucun détail à ce sujet, cela valait mieux), étranglés, puis pendus par les pieds à la poutre maîtresse de la case abritant le réfectoire et les cuisines. Quant aux fillettes les plus âgées, elles avaient été violées, éventrées ensuite ; l'une d'elles était encore vivante lorsque la police arriva - mais en état de choc : elle expira quelques minutes plus tard sans avoir été capable de prononcer un seul mot.

La responsable du centre, une Occidentale, fut retrouvée dans le jardin potager, crucifiée à un arbre ; elle avait été violée, éviscérée, éviscérée et son ventre, rempli d'ordures en tout genre, était environné d'une nuée de mouches bruissantes, attirées aussi par le flot de sang déjà presque noir au-dessous de la malheureuse, dont les deux mains avaient été coupées.

La moitié des policiers présents sur les lieux du carnage dut s'en écarter précipitamment pour vomir son dernier repas. Des femmes ! des enfants ! Quelle barbarie ! Qu'est-ce qui pouvait bien avoir motivé un pareil débordement, une pareille sauvagerie ?

La perplexité fut à son comble lorsque l'on tomba, vingt ou trente mètres plus loin, sur le corps de deux Thaïlandais vêtus de treillis, comme des soldats ou des guerilleros. Les expertises prouvèrent que les balles qui avaient tué les adultes provenaient de leurs armes, et que le sperme qui empoissait encore leurs pénis était le même que celui recueilli dans le ventre des trois fillettes et de la femme violées. Les deux hommes avaient été eux-mêmes égorgés fort proprement puis traînés sous les bananiers qui longeaient la limite Est du domaine. Les attaquants s'étaient-ils donc exécutés entre eux ? Une bande rivale était-elle intervenue pour prendre la suite ? Mais dans quel but ? Pour quel butin ?

La grande inconnue, tout au long de l'enquête, demeura le mobile. La police locale, les journalistes, les touristes, même, eurent beau se creuser la cervelle, personne ne parvint à expliquer ce qui avait pu pousser des soldats d'opérette à perpétrer un massacre semblable.

Chapitre 6

Poursuis un but unique : comment faire ce que ta main trouve à faire; va ton chemin sans jamais te passionner, toujours avec le sourire.

Uturoa, Raiatea – *Iles-sous-le-Vent (Polynésie française)*

La nuit venait de tomber, avec cette hâte expéditive qui est la sienne sous les cieux bénis de Polynésie. Parfois, ce travail bâclé de la nature au crépuscule faisait rêver Tefatu à l'un de ces couchants étirés, fuligineux, sanguinaires, auxquels Sister Pearl lui avait dit avoir assisté, la fois où elle avait fait son pèlerinage à la *Tejedora del Mundo* (La Tisseuse du Monde), sur l'île des Femmes, dans le Yucatan.

Sûr à présent de ne plus risquer les coups d'œil curieux de ses voisins, Tefatu Manareva s'en fut, vêtu de son seul paréo, au bout du ponton grinçant qui, par-delà les coraux affleurant, lui donnait accès directement au tombant, là où l'eau du lagon, d'un trait, se fait plus sombre et mystérieuse, plongeant vers des profondeurs auxquelles peu de poissons descendent.

C'était l'heure de la méditation et, en bon Polynésien, Tefatu n'aurait pu méditer ailleurs que face à la mer. D'abord les eaux chatoyantes et domestiquées du lagon, puis la barre noire hérissée d'écume claire du récif-gardien, aussi grondant et sûr qu'un Cerbère ; enfin, au-delà, la masse intimidante de l'Océan, dont les flots abritaient peut-être la chevelure verte d'un dieu marin, occupé à éviter hargneusement les hameçons ou harpons des hommes - ces éternels fauteurs de trouble.

Tefatu avait quarante-trois ans. Il était donc dans ce qu'il est convenu d'appeler la force de l'âge. Il avait assez de sagesse pour savoir qu'il ne faut jamais se donner en spectacle à son prochain. Mais de ce côté-ci de la montagne, on ne voyait pas le couchant, aussi faisait-il noir plus vite. Dénouant prestement son paréo, l'homme s'assit, nu, sur la plate-forme élargie qui terminait le ponton.

La journée avait été très chaude. Jambes relevées, cuisses écartées, un coude sur chaque genou, Tefatu pouvait sentir la tiédeur conservée par le bois délavé du ponton se répandre doucement dans son corps ; elle s'insinuait en particulier à travers la peau sensible de ses bourses, irradiant ses testicules, le liant de façon étroite, intime, au monde naturel qui l'entourait. Il n'y avait pas de lune, aussi les étoiles cabriolaient-elles dans le ciel comme autant de puces d'argent, ravies que pour une fois la grande Hina ne leur vole pas la vedette. Tout était paix. L'hôtel voisin n'avait pas encore mis en route la musique locale qui agrémenterait le repas du soir de ses clients.

Installé face à la peau noire et onduleuse des eaux, contenues dans l'enceinte du lagon par le récif, ce fier eunuque ombrageux, comme des esclaves nubiennes dans un harem oriental, Tefatu se remémorait les phrases poétiques que ces cieux, cette mer, cette nuit embaumée par la douce senteur des fleurs de tiaré ou de frangipanier, avaient arrachées aux artistes voyageurs qui, à l'instar de Paul Gauguin, avaient mis le cap sur l'hémisphère sud et subi l'envoûtement de ces îles paradisiaques : Melville, Loti, Segalen, Gary... Tefatu avait souvent l'impression que l'âme de ces écrivains flottait encore ici, mollement bercée entre étoiles et coraux par le souffle invisible d'entêtants parfums - enchaînée à jamais, sous l'effet d'une nostalgie poignante, à ces rivages lointains faits entre tous pour l'art et la volupté.

L'art et la volupté, vraiment ! Tefatu se moqua intérieurement de lui-même. Ni l'art, ni la volupté, à cette minute, ne pouvaient se vanter d'occuper sa vie. D'ailleurs, lorsqu'on a été trente ans le fils d'une des plus grandes Initiées d'Océanie, a-t-on vraiment pour but suprême l'art, ou la volupté ? Sûrement pas.

Ce qui préoccupait actuellement Tefatu et l'empêchait de mener à bien sa méditation vespérale, c'était que Sister Pearl l'avait appelé, tout à l'heure, au téléphone, en fin de matinée, pour lui dire qu'il pouvait s'attendre à une communication de la Très-Sage, vers neuf heures le soir même. C'était un peu aussi pour rassembler ses forces avant cette épreuve que Tefatu était venu méditer nu sur son ponton.

Non qu'il eût quelque chose à redouter de la Très-Sage (cette seule pensée était ridicule) : comme ses pareilles, elle était entièrement tournée vers le Bien. Mais elle ne communiquait ni par téléphone, ni par Internet, avec les rares élus qu'elle honorait de son contact - moins pour les informer que pour les raffermir dans leur vocation. Si elle leur parlait, c'était d'âme à âme, directement, par télépathie ; et si elle, par sa nature même, était parfaitement rompue à ce genre d'exercice, il n'en allait pas de même pour Tefatu qui, bien qu'initié lui aussi, peinait toujours pour soutenir le temps voulu l'intense concentration psychique nécessaire. De ces entretiens il ressortait presque physiquement courbatu, vidé de toute énergie, ce qui gâchait inmanquablement la joie qu'il ressentait à être l'élus, choisi pour entendre à la source une voix inspirée par la Sagesse suprême. Il lui fallait ensuite plusieurs heures, voire plusieurs jours, pour reconstituer ses réserves intérieures.

Sister Pearl lui avait parlé au téléphone du terrible massacre de Bangkok, qui justifiait à lui seul la volonté marquée par la Très-Sage de communiquer avec lui ce soir. Elle avait aussi parlé, comme d'habitude, d'une foule d'autres choses... Comment la Très-Sage pouvait-elle supporter ce bavardage incessant ? s'était demandé Tefatu, étourdi, au bout de dix minutes passées à écouter le timbre sonore de Sister Pearl.

Mais la Très-Sage pouvait tout supporter. D'une part, elle avait une charité inépuisable ; d'autre part, en cas de besoin, elle savait sûrement s'abstraire de ce qui l'entourait. Tefatu aurait bien voulu posséder ce don, que sa mère avait eu, elle aussi, au cours des dix dernières années de sa vie. « L'évasion nous est nécessaire, mon fils, disait-elle. Ces tuniques de peau dont Dieu nous a revêtus sont parfois pour nous une prison. »

Avec un soupir, Tefatu se redressa soudainement et renoua son paréo. Il était temps de rentrer, de s'apprêter à subir l'épreuve, en espérant que ce serait avec succès. Il se sentait épuisé d'avance, mais possédait assez de lucidité pour comprendre que sa fatigue était plus générale, et bien antérieure à ce jour. Ce n'était plus aussi simple de vivre, depuis que sa mère l'avait quitté.

Depuis, aussi, qu'il avait atteint la quarantaine. Était-il déjà un homme fini ? Il se sentait de plus en plus souvent vide et découragé. Un manque mystérieux le taraudait. Une vague peur de l'avenir, aussi. Bref, il avait l'impression désagréable de régresser, de devenir vulnérable... La Très-Sage allait-elle le percer à jour ? Le juger inapte aux œuvres de la Foi ?

Pour ce qu'il avait été utile jusque-là, lui semblait-il, ce ne serait pas une grosse perte. Et avait-il encore la foi ?

Ses larges épaules soudain voûtées, il pénétra dans son bungalow sans avoir le courage de répondre à cette question.

Chapitre 7

Rien de plus juste que de faire périr par leur propre invention ceux qui ont inventé un moyen d'envoyer à la mort.

OVIDE

- Pourquoi les Canaries ? avait demandé Tobie quand Stella avait proposé cette destination pour leur voyage de noces.

- Parce que j'en ai entendu parler dans le temps, avait-elle répondu, évasive.

- Par ton vieil ami Pétrus ? avait gentiment raillé son mari.

Il avait réussi, un soir, à lui arracher le nom de l'homme qui, selon elle, lui avait gavé la mémoire d'histoires fantaisistes en tout genre, pendant les étés de son enfance et même de son adolescence. Tobie sentait qu'elle regrettait d'avoir livré ce nom, qu'elle eût souhaité ne jamais le lui entendre prononcer.

- J'ai toujours rêvé d'y aller un jour, aux Canaries, avait-elle éludé.

- Je ne parle pas espagnol, avait fait remarquer Tobie. Ni allemand. Il paraît que ce sont surtout les touristes allemands qui font la loi, là-bas.

- Je parle espagnol, l'avait rassuré Stella, et il y a aussi plein d'Anglais du côté de Puerto de la Cruz. S'il te plaît ! Il y a toujours du monde, là-bas, j'adore ça ! J'adore sentir la foule autour de moi... Alors ? Qu'est-ce que tu en dis ?

- Va pour les Canaries, avait souri Tobie. Au moins, là-bas, je ne risque pas de tomber sur des gens que je connais... Ca te fera des vacances, hein ?

Mais depuis une semaine qu'ils étaient là, sur ces éclats de terre hardiment fichés en plein océan, lui regrettait d'y être venu. A cette dérangeante sensation de je-n'aurais-pas-dû, il n'y avait pas de raison précise, et pourtant il se sentait oppressé du matin au soir, comme si des nuages annonciateurs d'orage étaient en train de s'accumuler au-dessus de sa tête. La foudre finirait-elle par tomber sur lui ? Il le souhaitait presque.

Etait-ce la contagion de la transparence revendiquée par Stella quelques semaines plus tôt ? Il se sentait absolument transparent, inconsistant, étranger à lui-même. A trente-cinq ans, qu'avait-il fait de sa vie ? Il n'avait pas entassé d'écus dans un réflexe égocentrique à la Picsou, non ; lui, c'était des concepts qu'il avait entassés. Mais au fond, quel était son idéal de vie ? A quoi aspirait-il ?

Il avait toujours présente à sa mémoire la réponse orgueilleuse de Stella à Carver : « Je vise plus haut que vous, Monsieur. Beaucoup plus haut. » Mais quoi, au juste, dans ce « plus haut » ? Elle paraissait l'ignorer elle-même, fort peu s'en soucier, en outre, comme si elle n'était encore qu'une forme vide, creuse, en attente d'un destin particulier. Il faut dire que vu son âge elle avait tout son temps. Pas Tobie. Il avait déjà abordé la maturité. Son destin était tout tracé. Cours à l'Université d'Honolulu, conférences à travers le monde (Japon, Suède, Canada, Allemagne...) sur *La Philosophie face au Progrès, Raison et expérience, Science et morale*, ses thèmes de prédilection. Il était l'enfant chéri du monde scientifique et des investisseurs parce qu'il clamait haut et fort sa foi inébranlable en la Science. Oui, il croyait au Progrès. Il était convaincu que l'Age d'or était là, à portée de main, devant eux, ou quasiment.

Penseur avant tout, il connaissait mal le monde réel. Et depuis la fameuse discussion entre Carver et Stella le doute le taraudait ; il se demandait si tout était vraiment aussi emballant autour de lui qu'il l'avait toujours cru. Injustice et corruption, avait décrété la jeune femme, méprisante, pour le plus grand profit d'une minorité de puissants, non pas des hommes politiques, qui leur mangeaient dans la main, mais bel et bien des banquiers et autres hommes d'affaires, engraisés sur le dos d'une mondialisation prétendument nécessaire.

Remplir les poches des uns en arnaquant les masses : caricature marxiste primaire, se réprimandait Tobie. Mais rien n'y faisait. La vision de Picsou suscitée railleusement par Stella prenait de plus en plus d'importance, d'autant qu'à leur escale à Londres, dans leur chambre d'hôtel, ils étaient tombés sur une rediffusion du discours prononcé naguère par le Président Eisenhower au moment de quitter le pouvoir.

Tobie s'apprêtait à changer de chaîne lorsque Stella, toute excitée, s'était écriée : « Non ! Non ! Laisse ! Je veux que tu voies ça ! C'est fameusement instructif. »

Pour avoir été instructif, ç'avait été instructif. Sous les yeux de Tobie aussitôt

fasciné, des images d'archives en noir et blanc avaient défilé sur l'écran ; l'ancien président américain sortant s'y livrait à une mise en garde à la fois solennelle, véhémence et angoissée, unique dans l'histoire des Etats-Unis, avait assuré le commentateur.

- Regarde la tête qu'il tire, Eisenhower, avait commenté Stella de son côté. Il avait la même quand il a visité je ne sais plus quel camp de concentration, à la fin de la seconde guerre mondiale. Les boules, prêt à gerber, mais décidé à faire son devoir jusqu'au bout. Cela dit, ça n'a pas été un président tout blanc, hein... Voir ses démêlés avec l'Iran ! Ah, écoute, écoute ! C'est maintenant qu'il va le dire.

Le point d'orgue de la mise en garde prononcée par Eisenhower concernait le pouvoir, abusif selon lui, détenu par le complexe militaro-industriel. Au-delà de l'avertissement à la population américaine, on sentait que l'ex-chef d'état tentait d'adresser aussi un message au monde entier. En effet, disait-il, pour l'avoir expérimenté lui-même, il jugeait que ce complexe militaro-industriel était devenu difficilement contrôlable en raison de collusions d'intérêts entre ceux qui produisaient les armes et ceux qui les faisaient acheter au gouvernement.

- Et c'était il y a plusieurs décennies ! s'était écriée Stella. Tu peux imaginer la donne, maintenant. Ce doit être mille fois pire. C'est fini, il a bien raison, leur poète : le dollar n'est plus innocent, puisqu'il sert à acheter des hommes et des fusils pour tirer sur les gens.

Comme pour lui donner d'autres arguments, le commentateur venait d'entamer une mise au point de la situation à l'époque actuelle. Et de fait, c'était bien pire, avait constaté Tobie atterré. Le budget Défense prévu aux Etats-Unis pour l'année à venir était de quatre cents milliards de dollars. Ce chiffre, bien qu'astronomique, ne fut parlant pour le jeune homme que lorsqu'on lui eut donné la précision suivante : plus que tous les budgets Défense des pays de l'OTAN mis ensemble, plus celui de la Chine et celui de la Russie.

- Inutile de te dire qu'une manne pareille suscite des appétits proportionnés, avait remarqué Stella. C'est la grande bousculade, à qui se sucra le plus au passage sur des contrats qui alignent un nombre impressionnant de zéros. Sans compter que les fabricants d'armes, dans l'urgence du bénéfice à faire, ils ne sont pas très regardants sur les tests de viabilité, hein ! On te vend un super-missile à guidage laser en te vantant la belle guerre propre et ciblée que ça va permettre de faire, et tant pis si sur le terrain le missile en question, bien moins fiable que sur le prospectus, dégomme tous les environs, sauf la cible envisagée ! Suffit de ne pas en parler à la télé, voilà tout... Ca fait quand même son effet *Salon de l'Armement* et les commandes affluent.

- Mais je ne comprends pas bien comment ça fonctionne, leur complexe militaro-industriel... Explique, tu veux ?

- Pas compliqué. Mettons que tu sois un fabricant d'armes. Tu veux les vendre, et comme c'est des très grosses tu ne peux les vendre qu'à l'Etat. Pas grave, il a des sous, l'Etat, on vient de voir ça. Reste à le convaincre d'acheter. Publicité ? Appel d'offres ? Tu parles. Tu as offert à d'anciens hommes politiques ou d'anciens chefs militaires nantis d'un beau carnet d'adresses des places dans tes conseils d'administration. Et encore, je dis d'anciens hommes politiques pour être sympa, mais il paraît que certains sont en activité, que l'hydre militaro-industrielle a étendu ses tentacules jusque sur des

représentants du Congrès, par exemple. Bref. Ce sont ces gars-là, travaillant bien sûr au pourcentage, à la commission, qui vont te servir de VRP. Ils ont toujours l'argument des emplois que génère l'industrie de l'armement, bien sûr, mais si les arguments ne suffisent pas, il y a des pots-de-vin qui circulent, des pots-de-vin à tellement de zéros qu'on les prend tout de suite très au sérieux, les VRP en question ! Tu serais étonné de voir le nombre d'anciens fonctionnaires du Pentagone grassement recyclés dans le privé, secteur armement, bien sûr. Ces types-là, pour les fabricants d'armes, c'est l'atout-maître. Pour finir, l'Etat passe commande, chacun palpe et tout le monde est content, sauf ceux qui prendront les missiles sur la gueule, bien entendu.

- C'est ça, alors, leur prétendue défense de la démocratie à travers le monde, en uniformes de Grands Gendarmes de la Planète ? avait constaté Tobie, amèrement déçu.

- La démocratie USAméricaine, c'est dans tes rêves, avait commenté Stella, sarcastique. Démocratie tu parles ! J'ai lu dans un magazine lui-même USAméricain que la culture des dirigeants de ce pays était tout sauf démocratique. Et la science, alors... Je te raconte pas...

- Quoi, la science ? s'était-il braqué.

- La science, ta science, mon grand, elle travaille en priorité pour l'armement, donc la guerre, car l'armement dope l'économie du pays. *War sells...* Tu n'as jamais entendu cette odieuse formule ? Tu n'es pas USAméricain, tu es Néo-Zélandais, d'accord, mais tu as quand même entendu parler du Grand Capital ? Du pouvoir absolu de l'argent dans nos sociétés occidentales ?

- Je crois toujours aux grandes causes, s'était plaint Tobie. Je suis un idéaliste.

- Rien de plus facile à gruger qu'un idéaliste, avait souri sa femme. Mais quand je t'aurai dit que la moindre petite guerre déclenchée fait grimper en flèche les bénéfices dudit complexe militaro-industriel, lequel a non pas un orteil mais les deux pieds à la Maison-Blanche et au Congrès... Tu continueras à y croire, au grand combat pour la démocratie ? En plus, quand la machine de guerre américaine se met en marche, crois-moi, c'est plutôt à destination de pays où le pétrole abonde, jamais pour défendre les droits de l'homme, même si c'est ce qu'on fait croire aux gogos du coin. C'est ça qui faisait peur à Eisenhower : cette disparition des frontières entre les producteurs d'armes et leurs acheteurs. Que finalement les dirigeants politiques ne soient plus que des marionnettes obéissantes aux mains des fabricants d'armes, par VRP interposés. Quand on est à la fois juge et partie, on ne peut guère rester honnête.

- Comment ai-je pu être aussi naïf ? avait murmuré Tobie. Si même la démocratie est corrompue, que nous reste-t-il ?

- A inventer un autre système, avait répondu énergiquement Stella en éteignant le téléviseur. Allez, viens au lit. Il faut qu'on soit de bonne heure à l'aéroport, demain.

Chapitre 8

Je vise plus haut, Monsieur. Beaucoup plus haut.

Quelle mystérieuse certitude intérieure pouvait bien faire affirmer cela à quelqu'un d'aussi... Allons, n'ayons pas peur des mots... d'aussi superficiel que Stella ? La question taraudait Tobie Rodwell, tandis qu'il attendait que sa jeune épouse remonte de la plage où il l'avait laissée aller seule.

Il ne l'avait jamais vue avec un livre sérieux entre les mains. Tout juste de sempiternels « polars » de toute nationalité, sa seule concession à une « culture » pour le moins embryonnaire. Elle s'ennuyait au concert, à l'opéra, dans les expositions, les musées. Elle n'aimait que la vraie vie, disait-elle. La foule, le bruit, les divertissements populaires : cinéma, Internet, discothèques, clubs de vacances. Pouvait-on rêver plus délicieuse écervelée ? ...Alors ? Au nom de quoi, grands dieux, brandissait-elle si haut ce foutu idéal ?

Était-elle supérieure à lui de ce point de vue du seul fait qu'elle était une femme, comme elle avait paru le sous-entendre en présence de Carver ? Cela, Tobie aurait pu le croire. En tant que philosophe, il avait lu de très nombreux discours de philosophes. Et la longue tradition de dédain à l'égard des femmes qui parcourait ces œuvres lui avait toujours paru éminemment suspecte. Tant d'acharnement mis à disqualifier le sexe faible ne pouvait venir que d'une peur secrète, enfouie, immémoriale, la certitude inavouée d'une infériorité de fait ressentie en profondeur par le sexe prétendu fort.

Frêle physiquement, sensible, tolérant et peu tourmenté par le désir sexuel, Tobie n'avait rien d'un macho. Il avait eu la chance d'avoir une mère à la fois digne d'estime et d'adoration, qui avait amplement contribué à le structurer intérieurement. Au temps de son adolescence, il avait caressé l'espoir de rencontrer des femmes susceptibles d'enrichir son esprit. Ce n'était pas du Savoir qu'il en attendait. Le Savoir, il en était convaincu, était quelque chose de purement mécanique. Cela pouvait fonctionner sans âme, hélas, car il était bien loin le temps des Isaac Newton où l'on était tout à la fois Savant et Sage, physicien et initié aux choses de l'esprit. Non ; ce que l'on pouvait trouver auprès des femmes était différent. Plus profond, plus secret, plus complexe - plus essentiel. Peut-être la connaissance de soi, celle qu'on n'acquiert qu'au contact de qui vous est radicalement différent ? Celle qui faisait dire au poète Thoreau qu'il cessait enfin de *vivre*, pour commencer à *être*... Tobie n'avait pas encore d'idée bien précise sur cette importante question.

Stella, Stella !... Une vibrante, dérangeante énigme, proposée à sa sagacité de philosophe athée. Athée ! Si ses collègues avaient pu le voir, l'avant-veille, planté au beau milieu d'une église espagnole ! Car sa femme avait tenu à ce qu'ils aillent rendre visite à la fameuse Vierge de Candelaria, cette statue à l'étrange histoire.

Vers l'an mille, alors que seul le mystérieux peuple des Guanches occupait les îles Canaries, le reflux de l'océan avait laissé sur l'une de leurs plages une statue en bois représentant une Vierge à l'enfant. Comme l'image de la maternité suscite une vénération universelle, au-delà de tous les barbelés dont s'entoure chaque religion (*No trespassing*), les Guanches avaient adopté celle-là sans hésitation, lui faisant une place parmi leurs dieux. Lorsque les Espagnols étaient arrivés et avaient massacré la population locale (un de leurs plus ataviques réflexes conditionnés), ils avaient hérité de la Vierge, laquelle, bien entendu, ne pouvait que leur plaire. Son culte avait donc perduré sous le règne de ces nouveaux occupants.

Elle avait, par rapport à d'autres statues de ce genre, un étrange cou engoncé, sans grâce, qui encastrait rudement sa tête entre ses deux épaules. On disait que ce cou hors

norme abritait une cache, et la cache en question un mystérieux objet de cristal. « Absurde, avait décrété Tobie, sur place. Le cristal pèse très lourd. Comment la statue aurait-elle pu flotter jusqu'ici ? » Stella avait étendu le bras, doucement : « Poussée par le doigt de Dieu », avait-elle répondu, en imitant de l'index le geste évoqué.

Tobie l'avait dévisagée, interloqué.

- Tu peux raconter n'importe quoi, maintenant ! avait-il riposté. On ne peut plus vérifier le bien-fondé de cette légende, vu que la mer a remporté la statue !

En effet, au XIXe siècle, une terrible inondation entraînant un important glissement de terrain avait fait s'effondrer le bâtiment qui abritait la Vierge ; on n'avait jamais retrouvé la statue. Venue avec le flot, repartie avec lui... Les habitants de l'île, consternés, en avaient fait sculpter une à l'identique - mais ce n'était pas pareil, se disait le rationnel Tobie. Ce qu'ils vénéraient à présent n'était plus qu'un ersatz dévalorisé. L'objet magique originel avait disparu, et avec lui l'invisible et supposé Cristal !

- Moi, je lui aurais cassé la tête, pour voir ! s'était-il exclamé. Au moins, cela aurait mis fin à toutes ces ridicules superstitions.

Stella l'avait regardé avec un étrange mépris silencieux. Et brusquement, il s'était senti mal, dans cette église. Il était sorti, en toute hâte. Enfin le soleil ! La vraie vie, comme disait Stella.

« Que savent-elles toutes que nous ignorons ? » Que savait Stella que lui ignorait ?

Est-ce que ce n'était pas tout simplement pour échapper à cette question que la Philosophie, depuis deux siècles, s'était rapprochée de la Science ? Sachant que les femmes auraient toujours une longueur d'avance côté spiritualité, et cela sans avoir jamais rien appris, le plus souvent, le Philosophe s'était lassé d'éplucher des piles entières de vieux grimoires sans jamais se trouver plus haut que la femme en matière de Sagesse. Alors l'homme, le penseur mâle, s'était en désespoir de cause tourné vers le Savoir, la Science. Il avait décrété la mort du Sacré, terrain sur lequel il se sentait on ne peut plus incertain. Bannissant l'Irrationnel, il avait installé son hégémonie sur le monde par le biais de la Raison pure, et, partant, de la Science, puis de la Technique, le tout le ramenant vers son domaine d'élection : la plus brutale, la plus virile compétitivité.

Quand on voyait les ridicules croyances suscitées par le sens du sacré, comme l'adoration portée à une statue de bois ou à un linceul peint, statue de bois qui, à tout prendre, n'était sans doute qu'une vieille figure de proue rescapée d'un naufrage, tout comme les Guanches eux-mêmes, on ne pouvait que se féliciter du nettoyage par le vide opéré par la raison. L'irrationnel était la gangue, le diamant pur la raison.

- Et si c'était l'inverse ? avait raillé Stella.

Elle se moquait toujours de tout, affichant des opinions iconoclastes qu'elle énonçait tranquillement, sans la moindre gêne, comme si elle les fabriquait à la chaîne dans un délire d'imagination, sans avoir le temps de les passer au tamis de la raison critique. Elle ne se tracassait tout bonnement pas à propos de leur degré de vérité, d'absurdité plutôt. Ainsi, sur les Guanches :

- Ils descendent d'une poignée de Berbères et de Galates qui, comme tant d'autres chrétiens, en l'an 303, ont fui les persécutions. Ils avaient pour destination l'Amérique du Sud.

Tobie l'avait regardé, effaré.

- L'Amérique du Sud ? En 303 ?

- Peut-être 298 ou 306, avait ironisé Stella, feignant de se méprendre.

- Ils n'y sont jamais parvenus. C'est facile d'extrapoler aujourd'hui sur leur destination !

- Ceux des Canaries, non, ils n'y sont jamais parvenus. Mais ils étaient trois bateaux. Pris dans une effroyable tempête, ils ont été séparés. L'un a coulé, le deuxième s'est échoué sur une île des Canaries, mais le troisième, lui, est bel et bien arrivé en Amérique du sud, comme prévu.

- Ils n'ont pas dû trouver grand monde, là-bas, dis-moi ! En 303 !

- Tu n'y connais rien, avait rétorqué Stella en haussant les épaules. Il y a des sites préhistoriques, en Amérique latine. Et leur première ville connue a été fondée en même temps qu'Ur et Memphis. Ca te dit quelque chose ?

- Bon, d'accord, d'accord... Tes persécutés ont rejoint cette ville, c'est ça ? Coucou, c'est nous, faites-nous une petite place au coin de votre feu...

- A cette époque, la ville en question était déjà ensevelie sous le sable. Mais il y en avait d'autres. Toutefois, ces derniers arrivants se sont installés à part. Ils ont construit des forteresses, et...

Tobie riait, sans chercher à s'en cacher.

- Tu es vraiment incroyable ! l'avait-il interrompue. Un vrai prestidigitateur ! Tu en as encore combien, des lapins comme celui-ci, dans ton chapeau ?

Aussitôt, elle s'était tue, le visage fermé. Et finalement, il préférait ça à toutes ces affabulations sans queue ni tête.

...Stella entra dans la chambre, ensoleillée, salée, radieuse.

- Tu sais où nous allons, demain ? s'écria-t-elle.

- Non, répondit Tobie, saisi par une étrange lassitude.

- Visiter des pyramides !

- Des pyramides ?

- Hé oui !

Et elle fila sous la douche, riant de sa surprise.

Chapitre 9

C'est une superstition de la pensée moderne que de croire que la marche de la connaissance a toujours été linéaire.

Sans être historien, Tobie Rodwell savait bien que les pyramides c'est soit égyptien, soit méso-américain, mais en tous les cas pas espagnol, ni même celte, en admettant que les Guanches eussent été des Celtes. Stella et lui allaient sans doute se retrouver devant de taupiniques tumuli pompeusement baptisés « pyramides » pour faire saliver le touriste crédule...

Etonnant comme notre époque, qui a soi-disant rompu avec ses ancestrales superstitions, ne trouve pas meilleur piège à gogo qu'un pan de mur baptisé « sacré ». Le sacré a complètement déserté notre quotidien, mais il pollue toutes nos vacances, songeait Tobie avec irritation. Il faut dire que les archéologues faisaient fort, eux aussi, en amont, dans le genre je-vois-du-sacré-partout. La poterie usuelle de la ménagère, à deux pas d'un point d'eau pour faire la vaisselle, ils ne connaissaient pas, ou plutôt, ils ne voulaient pas connaître. Quoi de moins médiatique ? Et si les médias ne criaient pas au miracle, qui consentirait à verser aux excavateurs d'autres subventions, si cruellement nécessaires pour d'autres fouilles ?

Voilà pourquoi pour eux, les archéologues, tout ce qui avait plus de mille ans était « sacré », par définition. La moindre plate-forme était à leurs yeux « cérémonielle », le moindre tesson « offrande », la moindre fontaine « lieu d'un culte des eaux ». Cela en devenait grotesque. La plus banale casemate se retrouvait, dans les Andes par exemple, étiquetée « temple du Soleil » - le syndrome Tintin, somme toute. A croire que toute l'Antiquité n'avait été qu'une gigantesque *orgie cérémonielle*, que les humains qui nous avaient précédés n'avaient jamais eu besoin d'eau que pour des rituels, bref, qu'ils étaient nés puis morts confits dans le sacré, plâtrés dedans à vie, pour ainsi dire, de vrais suppôts de bénitier, condamnés à ne vivre que de dieux et d'eau fraîche !

Et maintenant, voilà que même les îles Canaries avaient leurs py-ra-mides !

« Pourquoi suis-je de si mauvaise humeur ? » se demanda-t-il aussitôt lancé en pensée son dernier sarcasme.

Dans la voiture de location qui les emmenait jusqu'au site (pilotée par Stella, car Tobie était bien trop distrait au volant pour conduire dans des endroits qu'il ne connaissait pas), pas un mot n'avait été prononcé depuis le départ, et aucun des deux occupants ne paraissait prêter une grande attention au paysage. Etrange excursion, vraiment, songeait le jeune professeur, furieux et inquiet de voir que cette maudite oppression ne le quittait plus. Il aurait donné cher pour être, au même instant, tranquillement allongé sur son lit, dans leur chambre d'hôtel !

Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Je suis en voyage de noces avec la créature que j'aime le plus au monde, et... rien ne va ! Je ne me suis jamais senti aussi mal !

Et elle ? se demanda-t-il, en coulant un furtif regard de côté à son épouse. Belle, lisse, un calme olympien. A quoi pensait-elle, en ce moment précis ? Au grand mystère des mini-pyramides de Guïmar ?

Avec la vogue du Web, et des sites de tout acabit qui y fleurissaient, s'étaient développées un tas de nouvelles sectes archéo-agnostiques, avides de coloniser les fameuses terres du sacré désertées par la science. Rien n'arrêtait ces prospecteurs de l'Irrationnel délirant. Tobie craignait que sa femme ne soit tombée sous le charme d'un de ces gourous webbiques embusqués derrière leurs laborieuses compilations d'« énigmes de l'univers » qui, selon eux, prouvaient amplement les limites de la Science, soi-disant toute-puissante.

Il sursauta quand Stella, après un dernier coup de pédale plutôt brusque, serra le frein à main avec une inquiétante vigueur. Était-elle de mauvaise humeur, elle aussi ? Point du tout. Sous les boucles blondes, le frais visage lisse était parfaitement détendu, les yeux bleus brillaient même d'un éclat inhabituel.

Elle est heureuse ! Elle est heureuse d'être là, avec moi... Quel imbécile je fais ! Mais qu'est-ce que j'ai donc ? Je ne me sens vraiment pas bien. Vais-je mourir ? Oh, mon Dieu ! Si j'allais mourir, là, au pied des taupinières de Stella ?

Elles furent brusquement devant lui, les « taupinières », et il se rendit compte avec un frisson de désespoir qu'il s'agissait de vraies pyramides, à n'en pas douter, et que leur beauté austère, jointe au décor plutôt triste qui les entourait - rocs affleurant, herbe pelée, ciel orageux, un peu voilé - lui poignait le cœur de façon irraisonnée. « Je te l'avais bien dit ! » triomphait Stella devant son air pétrifié, en battant des mains comme une gamine.

Brunes, régulières de forme, granuleuses d'aspect, elles étageaient leurs degrés avec le hiératique dédain des constructions immémoriales. Stella, un peu plus loin, tournait et retournait, regardant successivement le soleil et la boussole qu'elle avait emportée - quelle drôle d'idée !

A l'image du ciel, un voile gris enveloppait le cerveau de Tobie, l'empêchant presque de penser. *Une tumeur ? Une hémorragie cérébrale ? Qu'est-ce qui se prépare là-dedans ? Je suis sûr que je vais mourir... Stella...*

- Tobie ! Viens par ici ! lança-t-elle, lorsqu'elle eut achevé ses calculs.

Il obéit machinalement. Il se sentait soudain les pieds lourds, les genoux raides et le crâne vide. Il rejoignit sa femme - elle, si jeune, si fraîche, radieuse, et bientôt veuve !

- Allons-y, sud-ouest toute ! Le point le plus occidental de la plus méridionale des pyramides... Voilà... Nous y sommes. C'est forcément par là qu'il sort.

Elle eût aussi bien pu parler à un sourd. Le niveau de l'ouate grimpant dans son cerveau, Tobie ressentait un engourdissement total de ses capacités réflexives. Le sang avait-il cessé d'irriguer ses neurones ? *Alors, pas d'hémorragie... Déjà ça... Mais pourquoi sommes-nous là ? Je crois que je vais tomber... Stella...*

- Adosse-toi là, là ! Cet angle-là. Oui ! De tout ton corps. Et ferme les yeux. Oh, mon amour, c'est merveilleux ! Tu imagines ça ? Il vient d'Antequera, puis il fait escale ici, à Guïmar, et ensuite il s'élançe tout droit à travers l'océan, en évitant soigneusement au nord les vilaines Açores de ces vilains Asgars... Sa force est telle avant le grand saut qu'il doit bien en traîner encore des bribes, ici... pour nous... Même depuis tout ce temps... Je ne sens rien, rien du tout... Et toi ?

Les paupières closes, abandonné d'autant plus contre la paroi de pierre qu'il sentait peu à peu ses jambes se dérober sous lui, Tobie n'entendait plus les paroles caquetantes et insensées de Stella qu'à travers les volutes d'une brume épaisse. Le froid s'insinuait en lui, glaçant la vie dans ses veines, hérissant ses cheveux et son poil, aspirant toute sa substance intérieure, comme si un dieu eût été en train de la lui laper, telle une huître. La vague de froid descendit jusqu'à ses orteils, qu'elle pétrifia, puis, au bout de séculaires secondes, se mit à remonter en sens inverse. Mais cette fois, ce fut comme si on l'enveloppait dans une boue tiède. La sensation de froid avait totalement disparu. Il en résulta chez Tobie une telle impression de bien-être béat qu'il poussa malgré lui un soupir émerveillé. Enfin, au moment où la vague chaude ascendante terminait sa course au sommet de son crâne - sans prévenir, d'un coup sec, fulgurant - la lame le traversa. Il resta un instant cloué à la pierre puis, secoué de spasmes, il s'effondra sur le sol comme un pantin sans ficelles. Il entendit vaguement l'écho de la protestation de Stella : « Ben flûte alors ! J'ai rien senti, moi ! Pourquoi lui ? » avant de sombrer dans l'inconscience.

(à suivre)